

Jean-Louis Giovannoni

## DANS L'AIR DÉFAIT



« Rien ne s'arrête pour nous »

PASCAL

*À Lionel Sabatté.*

Que la matière arrête de bouger !



Aucun geste, mouvement visible du côté des solides. Rien ne semble venir à nous, s'éloigner. La précipitation n'en est pas moins grande. On ne sait voir ce que cache une montagne, une falaise. Silence pour les sourds que nous sommes, et soudain – effondrement !



Tenue de façade, vitesse d'érosion, dissemblables pour tous. On ne voit que ce qui court avec nous.



Le stable bouge sans qu'on sache. Rien ne sert de rester immobile, tes jambes remuent en dormant.



On ne tient pas sa position. Le mouvement est cellulaire.



Reprends ta vitesse d'écoulement !

◇

La pierre, le bois, le béton n'en savent pas plus, leur délitement n'en est pas moins certain.

◇

Même si tu es parfaitement continent, la suite fait route en toi.

◇

Identique, demain tu ne le seras plus.

◇

Notre peau se renouvelle intégralement une fois par mois, nos cheveux gagnent un centimètre et demi dans le même temps, nos ongles un ou deux millimètres ; le squelette, lui, se régénère en huit ans, alors que les cellules de l'estomac le font en une semaine... À chacun sa vitesse d'éclosion, d'effacement.

◇

Poussés vers la sortie quoi qu'on fasse. La suite n'attend pas.

◇

Le cheveu qui vient de tomber, personne ne préviendra la tête qui l'a perdu. On ne sent pas ce qui nous quitte. Un membre a la douleur pour se manifester, les pellicules capillaires sûrement pas.

◇

Exilés en quelques secondes, peau et cheveux cèdent leur place à des pressés d'apparaître, de croître. De ces disséminés, combien feront traces ?

◇

Tournez talons, têtes hautes ! Continuez votre marche sans vous soucier. Les détachés n'ont plus lieu d'être, n'existent plus à vos yeux.

◇

Tout corps essaime quand bien même il se croit uni, tenu.

◇

Une aile de pigeon écrasée sur la chaussée, son corps parti on ne sait où...

◇

Des chaussures, du linge, des sous-vêtements abandonnés au pied d'un immeuble... Mère m'obligeait à changer souvent de tricot de peau. Elle les trempait dans une bassine d'eau savonneuse jusqu'à ce que les salissures disparaissent. L'asphalte ne digère pas si vite. Y aura-t-il des insectes, des rats pour accélérer leur disparition ?

◇

Tout corps constitué est voué au séparé.

◇

Toute forme n'est qu'un instant du parcours, un possible parmi d'autres.

◇

La place est grande dans l'air, immense. Multitude d'un jour rejoignant celle de demain.

◇

Combien aimeraient faire retour...

◇

Qu'on nous reprenne une fois pour toutes !

◇

Des visages, des formes humaines ne cessent d'apparaître sur les surfaces des murs, des plafonds, des meubles... mêlant les disparus aux nouveaux prétendants. Le visage de père, décédé depuis trente-quatre ans, s'est manifesté sur les boiseries d'une chambre d'hôtes. Ce n'était pas illusion d'optique ni jeu d'ombres, il était bien là, s'essayant à une autre matière que celle de sa naissance. En fin de semaine, son visage avait disparu, remplacé par d'autres.



Un carton empli de cheveux de toutes les couleurs, provenant sûrement d'un salon de coiffure. Personne n'en veut.



Une fois qu'un corps est constitué, difficile de le faire disparaître, il reste toujours quelque chose.



La poussière est faite de fibres, de débris assez légers pour être mis en suspension dans l'air, d'un diamètre inférieur à 1 000 micromètres. On y trouve du végétal, des fibres synthétiques et microplastiques, des particules de peau, des poils d'humains et d'animaux, des cheveux bien sûr, des phanères en tout genre, des débris d'insectes, des spores, des champignons minuscules, des déchets alimentaires, des micro-excréments, ainsi que des particules de béton, de ciment... Tout dépend du lieu, de sa densité de fréquentation, de sa constitution matérielle, de son microclimat, de la circulation du vent... La liste s'accroît si l'on se munit d'une loupe, d'un microscope.



Le voyage est long d'un état à l'autre... et la partie jamais finie.

◇

Poussières anciennes tournant toujours dans l'air, cherchant à rejoindre de plus récentes. On ne peut se tenir isolé sans être visité.

◇

Un corps, enfoui dans un sol humide et chaud, se décompose en deux ans. Des cheveux placés dans un tiroir – une éternité.

◇

Ai vu, dans un documentaire, des montagnes de chaussures, de vêtements, de lunettes, de jouets, de valises vides ainsi que des monceaux de cheveux et de dents... sans propriétaires. Les choses abandonnées dépérissent à la longue.

◇

Combien de temps un linge met-il pour se déliter ? Le porter l'use, le préserver de tout contact ne lui accorde que mort lente.

◇

Doit-on s'exiler sur un cintre, en priant que les mites nous épargnent ?

◇

Les fibres se détériorent même sous plastique. La matière ne sait tenir en place. Morceaux, fragments... se doivent aux corps suivants.

◇

Restera-t-on orphelin ?

◇

Mes ancêtres tournent encore dans l'air, à moins qu'ils n'aient été emportés par le vent.

◇

Quand mon tour viendra, je poudroierai avec eux.

◇

Vous qui logez dans les interstices, les excavations – gardez-moi une place près de vous !

◇

Détachés du corps, cheveux, peaux mortes, autant qu'urine et matière fécale, deviennent des horreurs ! Dégoût de sa salive devenue crachat. Corps en sueur. Frottez-le et tirez la bonde pour que tout s'en aille !

◇

Une fois séparé... errance, errance.

◇

Y a-t-il plus de disparus que d'existants ?

◇

L'air est chargé de cellules volatiles, de particules détachées plus que de corps unifiés. Si elles se congloméraient d'un seul coup, l'espace se déborderait, ne suffirait plus.

◇

Poussières plus nombreuses que planètes entières.

◇

Aucune pitié pour ce qui se détache ! Mère me frottait énergiquement au gant de crin. Des peaux mortes surnageaient dans l'eau du bain, aussitôt baptisées crasse.

◇

Idiotie que tout cela. Rien ne reste isolé, sans support, sans voisinage. Les corps s'attirent, se repoussent, quelle que soit leur taille, leur consistance. Je demande seulement que l'usure soit moins intense, dure plus longtemps.

◇

Vols d'oiseaux et gestes de feuillages me traversent ce matin, sans que je puisse me joindre à eux. N'est-on au monde que par soustraction ?

◇

La matière se lie, se réunit après dispersion. La poussée est grande dans l'infime pour ceux qui cherchent à faire boules, conglomérations, moutons de poussière... Cheveux et fibres textiles servent au ficelage vite fait, autant que poils et micro-particules.

◇

Que les femmes laissent pousser leurs cheveux et ne les brossent que dans le métro, sur les quais... Qu'on leur offre des peignes, des sièges confortables pour séjourner au long cours. Qu'on leur adjoigne surtout une armée de récupérateurs, munis de pelles et de balayettes afin qu'aucune particule ne soit égarée, perdue. Nos vies futures en dépendent.

◇

Te joindre à des fragments d'insectes, de végétaux, de divers matériaux, te semblait encore impossible hier, dégoût et fierté t'en éloignaient. Qu'importe la forme que tu prendras par la suite, tu ne seras plus isolé.

◇

Que ne suis-je devenu berger plus tôt ! Encore faut-il savoir apprivoiser la poussière qui nous entoure pour ne pas la faire

fuir. Ma grand-mère Teresina la traquait dans les moindres recoins. Par chance, son arthrose l'empêchait de visiter le dessous de mon lit. Craignant qu'elle ne passe le balai, je construisis, autour de mes moutons de poussière soigneusement récoltés, une enceinte composée de boîtes de chaussures et de jeux de société. Ainsi protégés, ils se développèrent sans problème. Pour les distraire, je m'allongeais près d'eux et leur soufflais dessus. Ils aimaient ce jeu qui les propulsait aux quatre coins de la chambre. Ils composaient en retour, pour me remercier, d'étranges sculptures qui me faisaient rire. Certains grossissaient démesurément, d'autres s'amenuisaient jusqu'à n'être plus que grains, et, pour bouquet final, ils s'interpénétraient pour se confondre. En fin d'après-midi, je les aidais à rejoindre leur enceinte protectrice. La nuit qui suivait était calme, silencieuse, et aucune tête ne surgissait des murs.



Les métaux ont une peau, la rouille la révèle. Petit enfant, j'aimais ôter aux réverbères, aux bancs métalliques leurs productions brun orangé, que je portais à ma bouche pour les recracher ensuite. Que la rouille est acide !



Appeler à haute voix ou murmurer ne sert à rien quand on ne peut nommer ceux qui logent dans un mur.



Comment délivrer ces têtes enfouies ? Tous les soirs, je leur offrais mon souffle, mon haleine, espérant une réponse, un signe. Pour les attirer, je leur inventais des prénoms, dessinais des yeux, des bouches, des mentons pour qu'ils s'en emparent et commencent leur vie de ce côté-ci. Manifestement, l'humidité de mes lèvres contre la paroi ne suffisait pas. Peut-être qu'en insistant mes mains les réchaufferaient ?





Les choses disparues sont-elles inertes à ce point ? Ont-elles honte de n'être que soupçon de visages, formes avortées ? Ma respiration oxyde les surfaces, les matériaux qui m'entourent. Donnera-t-elle formes, couleurs à ces fantômes emmurés ?



Penderie encore pleine. Où sont passés les corps de ces vêtements ?



Mon oncle Dominique collectionnait avec passion les ossements de chiens morts, de sangliers trouvés dans les ravins. Il laissait, dans un premier temps, les mouches et les vers accomplir leur travail. Lorsqu'il ne subsistait plus qu'une carcasse, il l'emportait chez lui et la faisait bouillir longuement dans de l'eau et du formol. Venait ensuite la séance de grattage d'os, jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus aucune trace de chair, de tendons. Arrangé savamment, le nouveau venu se joignait aux autres compositions, revêtues de vêtements de couleur, surmontées de crânes de chien ou de sanglier. Chacune de ces sculptures improvisées portait le nom d'un village, d'une bourgade où mon oncle avait séjourné durant la guerre d'Indochine. D'autres ossements plus petits, provenant d'on ne sait quelles bêtes, portaient des habits de nourrissons. Il insistait pour que j'emporte chez moi une de ces poupées. Je refusais de toutes mes forces, alors que je rêvais d'en posséder une, pour faire fuir les voleurs d'enfants.



Tournez, tournez poussières, il y a bien un lieu où vous tenir.



Ne secouez plus vos chiffons aux fenêtres !



La distance de quelques mètres est un océan pour certains. Qu'on nous aide alors à traverser !



Miettes de pain, de biscottes... toutes n'auront pas la chance d'être avalées.

◇

Le ciment est poussière que l'eau conglomère, et c'est reparti pour un tour !

◇

Je tiens un verre à la main... Et moi, qui me tient ?

◇

Ne supportant plus la dispersion, pour la contrer j'ai ramassé des moutons de poussière dans les couloirs du métro et les ai enfermés dans une boîte transparente. Je peux ainsi les regarder sans que ma respiration ne les perturbe. La poussière sans agitation, sans courants d'air, est-ce encore de la poussière ? Souvenirs, tout au plus, comme ce sable ramassé sur une plage de vacances, conservé dans un bocal hermétique. Même si j'ouvre son couvercle de temps à autre, la mer ne viendra plus le caresser.

◇

J'ai appris que la poussière parisienne était composée d'un taux élevé de fragments de plumes. Cette quantité, au-dessus de la moyenne nationale, est due au nombre élevé de pigeons vivant dans la capitale. Est-elle pour autant plus volatile ?

◇

Mon chat regarde avec attention le contenu de cette boîte transparente. À présent, il joue avec elle, la fait avancer de quelques centimètres. Les pelotes de poussière bougent ! Sont-elles devenues souris ? Je regarde à mon tour : aucun signe de transformation. Il continue de pousser la boîte vers le bord du bureau. J'interviens juste à temps. Il se met alors à courir dans la pièce. Peut-être que les pelotes de poussière courent devant lui ? Si elles se rassemblaient toutes, faisant masse importante – quel monstre feraient-elles !

◇

Comment réagir ? Dois-je me ranger du côté des aspirateurs, enfermer ces moutons dans des sacs hermétiques ou les laisser libres de se transformer à leur guise ?

◇

Les gestes entraînent... Nous ne savons tenir en place. Qui veut demeurer, bouge sans même s'en apercevoir. Demeure fixe plus rêvée que réelle. On aimerait faire comme les arbres, les montagnes, mais la bougeotte en nous est intense...

◇

Alors comment disparaître entièrement, quand on est reconduit d'une façon ou d'une autre ?

◇

À vrai dire, tu te consumes toi-même. Quelle forme prendras-tu demain ? Pour combien de temps ?

◇

Avant de rejoindre la poussière, de perdre tout repère, regarde une dernière fois tes mains, tes membres... Il te faudra les quitter : aucun ne te suivra.

◇

Pourquoi rejoindre l'immense, un coin d'escalier t'aurait suffi.

*rue Dagorno  
Septembre-novembre 2022*